ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Vendredi 7 janvier 2017

Discours de réception de Madame Anne Buttin

« Quand l'Académie de Savoie récompensait les artistes Le prix Guy au fil des décennies (1833-1992) »

Monsieur le Ministre,

Monsieur le Maire,

Monsieur le Président,
Chères consœurs, Chers confrères,
Mesdames, Messieurs et chers amis,

Lorsque m'est parvenue la lettre m'annonçant mon élection à l'Académie de Savoie, j'ai été extrêmement touchée et honorée de cette marque de confiance de la part des membres de cette institution. Depuis 1828, il est d'usage de prononcer un discours de réception pour exprimer à ses confrères la reconnaissance pour l'honneur qu'ils lui font en l'admettant en leur compagnie. Je m'y soumets aujourd'hui !

Avant moi ont parlé devant ce cénacle des personnes aux très grandes compétences scientifiques ou historiques. Les miennes sont plus modestes, mais reflètent un intérêt de toujours pour le patrimoine, éclos grâce à mes parents Paul et Clarisse Coutin, professeurs d'histoire géographie et trésorier de l'Académie florimontane, et soutenu au long des ans par l'érudition de mon époux Pierre Buttin et par sa bibliothèque ! Notons que son arrière grand père Charles Buttin, expert et collectionneur d'armes, fut membre en son temps de l'Académie de Savoie.

Je commencerai par remercier tous ceux qui m'ont fait confiance alors que j'étais une jeune doctorante : Louis Terreaux, notre cher et regretté président, qui demanda à sa jeune étudiante de 22 ans un texte sur Amélie Gex, le Père Jean Bianchi qui me confia la rubrique culturelle de la *Vie nouvelle* durant quelques années, Bernard Bozon, qui fut un grand président des Amis des musées de Chambéry, dynamique et fourmillant d'idées. C'est lors d'un conseil d'administration des amis des musées présidé par lui qu'il se tourna vers moi et me suggéra « quelques pages » sur les peintres de la Savoie, et cela aboutit à un livre de 200 pages ! Bernard Bozon m'enseigna la mise en page suivant le nombre d'or, mise en page conservée pour les trois éditions du livre.

Je souhaite rendre également hommage à mes co-auteurs, Sylvain Jacqueline et Michèle Pachoud-Chevrier. Lors des ouvrages sur les peintres et les céramistes, j'ai commencé seule mes recherches. Je les ai rencontrés car on m'avait parlé de leur vif intérêt pour ces sujets.Tous deux m'ont proposé de travailler avec moi et j'ai dit oui ! On est plus intelligent à deux et ces ouvrages n'auraient jamais été aussi complets sans eux que je remercie donc vivement.

Ma gratitude va également à Gilbert Durand, qui écrivit une si jolie préface au livre sur les peintres, et au très grand céramiste Jean Girel, qui préfaça celui des potiers. Je ne saurais oublier Dominique Verborg, si diligente secrétaire générale des Amis des musées. Enfin, pour leur aide lors de mes recherches récentes sur l'Académie de Savoie et les peintres, je remercie Messieurs Paul Dupraz, Jean-Louis Darcel, Pierre Geneletti, et, pour le diaporama, M. Claude Fachinger.

Auguste Dufour et François Rabut avaient consacré en 1870 un livre novateur sur les peintres de la Savoie, et il semblait opportun de poursuivre leur travail, publié en son temps dans le tome XII des Mémoires de la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie (S.S.H.A.).
L'étude des peintres de la fin du XIX ème siècle va de pair avec l'histoire des écoles de dessin et des musées en Savoie. En effet, il était courant à l'époque que les artistes soient directeurs et des écoles de peinture, et des musées de leur cité, de la même manière que le dessinateur Vivant-Denon fut le premier directeur de ce qui allait devenir le musée du Louvre.

Retracer l'activité de ces peintres revient aussi à étudier les prix de peinture décernés, qui nous livrent des données historiques précieuses. Et c'est là que nous croisons le rôle indéniable de l'Académie de Savoie sur lequel nous nous arrêterons. En effet, en 1832, l'avocat François Guy lègue à la Ville de Chambéry des tableaux, des médailles, mais aussi une somme de 8000 livres dont la rente annuelle de 400 livres permettra de décerner un prix de poésie et de peinture alternativement, pour encourager les jeunes talents originaires de Savoie, le jury étant composé de membres de l'Académie de Savoie : « c'est l'Académie de Savoie qui désigne les lauréats ». Cela aura son importance, comme nous le verrons plus tard. Cela entrait bien dans les attributions de cette vénérable institution, énumérées par l'un des fondateurs, le peintre Georges-Marie Raymond, dans sa notice préliminaire sur l'établissement de la société académique de Savoie : « une compagnie littéraire [qui] dirige les talents et les essais de la jeunesse, [qui] entretient le goût des choses nobles et utiles », phrase confortée un siècle plus tard par l'article 1er des Statuts de 1945 : « les travaux de la Société ont pour objet les sciences, l'histoire, la littérature et les arts ».

Rappelons que l'avocat Guy légua également au musée de Chambéry 22 tableaux, dont, grâce à Antonia Coca, je peux vous montrer les trois meilleurs : la *Nature morte* d'Isaak Soreau, le *Portrait présumé de Marguerite de Valois* de Carrachyo, et *La Femme à l'oiseau* de Van Loo.

La *Nature morte* d'Isaak Soreau

Le *Portrait présumé de Marguerite de Valois* de Carrachyo

La Femme à l'oiseau de Van Loo

Au départ, François Guy n'envisageait qu'un concours de poésie, et ce sont les membres de l'Académie qui lui suggérèrent de primer également des artistes.

On a du mal à concevoir aujourd'hui l'intérêt pour la poésie qui domina le XIX ème s. L'Académie avait parfois jusqu'à 12 concurrents, dont des magistrats, des curés de campagne...qui rédigeaient des pièces pouvant aller jusqu'à 200 vers ! Et, à ma grande déception, les Mémoires et documents ne mentionnent les lauréats de peinture qu'en quelques lignes, alors que les œuvres des poètes sont publiées presque in extenso, atteignant jusqu'à 90 pages en 1872, sous la houlette de l'enthousiaste membre du jury François Descostes...

L'Académie va donc attribuer, de 1833 à 1992, ce prix Guy dont la valeur, indexée sur la somme reçue par la Ville en 1832, ira s'amenuisant. Elle devient tellement modique qu'il est décidé, en 1946 de ne plus l'attribuer que tous les cinq ans (je cite : « une modicité qui revêt un caractère humiliant soit pour les candidats, soit pour les juges du concours ». Délibération du conseil municipal de Chambéry du 27/02/1946). Dans les décennies qui suivront, le prix ne sera plus assorti d'une somme d'argent mais revêtira un caractère strictement honorifique.

Au fil des ans, l'Académie de Savoie allait récompenser de jeunes artistes savoyards talentueux, les deux derniers étant, sauf erreur de ma part, Catherine Chiron en 1984 et Bruno Perino en 1992. Nous allons évoquer ces peintres, mais avant de quitter les descriptifs du prix Guy, signalons ce qu'un vieux dossier dans les archives de l'Académie de Savoie m'a permis d'exhumer, une prise de bec amusante entre le sculpteur Mars Vallett à l'ego surdimensionné et le président de l'Académie de Savoie du temps, M. Charles Arminjon, en juillet 1943. Mars Vallett, dernier artiste, précisons-le au passage, directeur du musée des beaux arts de Chambéry où étaient alors exposées les œuvres destinées à concourir, entend bien être un membre du jury et recevoir personnellement les lettres de candidature. Dans sa lettre au maire de Chambéry, Monsieur Henri Commandeur, il souligne que l'académie est « incompétente » alors que lui est « le doyen des artistes savoyards ayant une carrière plus longue et plus remplie que nos compatriotes jeunes et vieux » et qu'il est, de ce fait, « leur défenseur naturel ». Très embarrassé, le maire demande à M. Charles Arminjon « si les allégations du conservateur du musée [lui] paraissent admissibles ? » Le président de l'académie lui rétorque qu'il n'avait aucun problème avec les conservateurs précédents, Messieurs Molin et Daisay. L'exposition des œuvres se fera dorénavant au collège moderne et technique pour empêcher la tutelle abusive de Mars Vallett...

Dès les premières années, le jury, souvent composé des professeurs d'art de la ville et d'autres membres éclairés, ne commet pas d'erreur : en 1833, il décerne le prix au dessinateur **Philippe Courtois**, pour ses *Ruines du château du Bourget* (conservé dans les locaux de l'Académie, cliché de Jean-François Laurenceau du Conseil départemental), en 1835 à **Jean-Baptiste Peytavin**, élève de David, auteur de ces étonnants tableaux *Un sacrifice humain chez les Gaulois*, et ce *Minotaure* (Musée des beaux-arts de Chambéry, qui conserve d'autres tableaux de ce peintre que les Surréalistes auraient apprécié sans nul doute...

Ruines du château du Bourget,
Philippe Courtois

Un sacrifice humain chez les Gaulois,
Jean-Baptiste Peytavin

Minotaure,
Jean-Baptiste Peytavin

Voici un autoportrait de Peytavin, et le portrait de sa sœur Anne, épouse de Georges-Marie Raymond et aïeule de notre confère Jean-Baptiste Bern.

Autoportrait de Peytavin

Portrait de la sœur de Peytavin , Anne, épouse de Georges-Marie Raymond

Georges-Marie Raymond

Le troisième prix Guy est décerné à **Benoit Molin** en 1839. Ce peintre né à Chambéry en 1810 illustre bien le parcours des jeunes artistes savoyards au XIX ème s., qui se formaient soit à Genève, où grâce à l'enseignement des grands maîtres Calame et Diday, ils devenaient de bons paysagistes, soit à Turin, d'où ils revenaient habiles à réaliser des portraits, soit à Paris où ils recevaient un enseignement plus polyvalent. Ce fut le cas de Benoit Molin, qui bénéficia à Paris durant cinq années de l'enseignement du Baron Gros. Cet artiste va se spécialiser dans la scène de genre, dont un exemple figure dans le salon de l'Académie : *Saint François présidant une séance de l'académie florimontane*. Notre académie possède une réplique car l'original fut acheté par la reine de Piémont-Sardaigne. Benoit Molin réalise en 1845 une série de portraits de princes égyptiens, puis devient brièvement peintre à la cour de Turin, avant de regagner Chambéry où il reçoit la charge de direction du musée, et où il forme de nombreux artistes comme Jules Daisay, futur prix Guy également. On ne saurait passer sous silence l'oeuvre qu'il considérait comme son chef d'oeuvre : *Le Baiser rendu*, inspiré d'un vers de Dante. Ce tableau présenté au salon de Paris en 1880 fit sensation et fut acheté par l'Etat, pour figurer dans les collections du musée de Chambéry. Notons enfin que Benoit Molin fut élu à l'Académie de Savoie et devint membre du jury du prix Guy.

Saint François présidant une séance de l'académie florimontane, Benoit Molin

Deux ans après Benoit Molin, soit en 1841, c'est son contemporain **Claude Hugard de la Tour**, qui est sélectionné. Originaire de Cluses, il est tout naturellement élève de Calame et Diday à Genève, et à leur suite il réalise de grands paysages des Alpes, des Pyrénées, et des environs de Paris où il réside et envoie des tableaux dans les différents Salons, qui récompensent souvent ses œuvres. Il réalise ainsi des tableaux sur les lacs d'Annecy et du Léman, certains de ces derniers ayant été achetés par l'ambassade des Etats-Unis de l'époque. Voici sa *Mer de glace*, avec des scientifiques prenant des mesures, exposée au musée des beaux-arts de Chambéry.

La mer de glace

En 1839 et en 1848, **Jacques Guille** est lauréat. Pierre Geneletti, membre de notre Académie, a consacré un excellent ouvrage à ce peintre né à Saint Jean de Maurienne en 1814 et donc contemporain des précédents. Enfant attiré par le dessin et s'exerçant ainsi à copier un tableau religieux, Jacques Guille est remarqué par le chanoine Angley, qui pressent un talent en train d'éclore. Il lui offre des études à l'Académie albertine des beaux-arts de Turin, où il est également le protégé de la famille de Sonnaz. Le jeune homme parfait dans cette ville sa technique sur les portraits et personnages, et, lorsqu'il revient se fixer à Chambéry, où il est professeur de dessin, et à Saint Jean de Maurienne, il réalise de nombreux tableaux religieux, aux thèmes parfois originaux ou liés à l'histoire locale comme celui que vous avez sous les yeux : *Saint Pierre de Tarentaise distribuant le pain de mai*, toujours conservé dans la cathédrale de Moutiers. L'activité de Jacques Guille aura coïncidé avec la campagne de reconstruction des églises menée sous la période sarde. De ce fait, beaucoup de ses tableaux orneront ces églises. Rappelons que le Chemin de croix de l'Eglise Notre-Dame de Chambéry est l'œuvre de Jacques Guille.

Saint Pierre de Tarentaise distribuant le pain de mai

Retour de la noce,
Bernard Claris

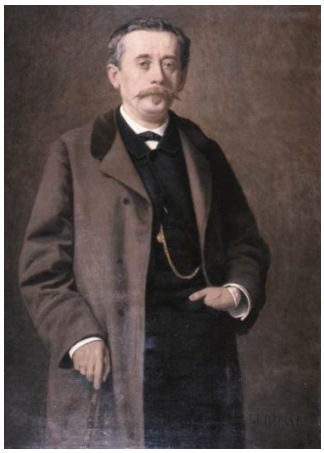
L'Académie de Savoie récompense en 1850 **Bernard Claris**. Elève de Jean Léonard Lugardon à Genève,puis de Ary Scheffer à Paris, ce natif de Thônes s'installe comme professeur de dessin à Chambéry où il enseigne au collège des jésuites et à l'Ecole municipale de dessin. Récompensé plusieurs fois à Chambéry, Genève et Turin, il anime ses paysages de personnages et s'illustre aussi dans la scène de genre et le portrait. Sa *Petite Savoyarde* est acquise par la reine mère à Turin, sa *Madeleine au désert* également. Le musée d'Annecy conserve plusieurs de ses tableaux. Il réalise de nombreux portraits dont ceux de Pie IX, Jean-Pierre Veyrat, Monseigneur Rendu... François Forray nous a permis d'illustrer la notice de cet artiste par ce charmant *Retour de la noce* et je l'en remercie.

A partir de 1873, l'Académie de Savoie peut ne plus avoir de scrupule de ne pas récompenser des artistes haut-savoyards. En effet, cette année-là, copiant l'avocat Guy, le docteur Andrevetan donne à la Ville d'Annecy une somme de 8000 francs pour des prix de peinture, poésie et histoire. L'académie florimontane organisera le concours et désignera le jury, et la *Revue savoisienne* relatera les noms des lauréats au fil des années. Certains Chambériens seront d'ailleurs primés, comme Jules Daisay et Jean Bugnard.

Justement, **Jules Daisay** reçoit le prix Guy en 1881. Né à Barberaz en 1847, c'est un peintre de la génération suivante, qui bénéficie de l'enseignement de Benoit Molin à Chambéry puis parfait son art à Paris. De retour en Savoie, il est nommé professeur de dessin au lycée de Chambéry. Il marquera beaucoup ses élèves par sa vénération des œuvres du passé. Il fonde en 1882 l'Union artistique, première société de peinture de la ville. En toute logique, il succède à Benoit Molin à la direction du musée de peinture et d'archéologie qui a emménagé en 1889 à son emplacement actuel, par élévation de l'ancienne Grenette. Il meurt jeune, mais l'Académie de Savoie avait eu le temps de l'accueillir comme membre.

autoportrait

Hauts de Barberaz



autoportrait

Jules Daisay laisse une production variée, constituée de très bons portraits attentifs à rendre le caractère, la psychologie du personnage, par un effet de pinceau centré sur le visage qui se détache de l'ombre. On relevait à son époque la délicatesse de ses carnations. D'autres œuvres sont des scènes de genre originales : *Sortie de bal, Jeune ramoneur, La Veille de l'examen...*Il représente aussi des paysages des Alpes et peut ainsi être considéré comme un précurseur de l'école chambérienne des peintres de montagne.

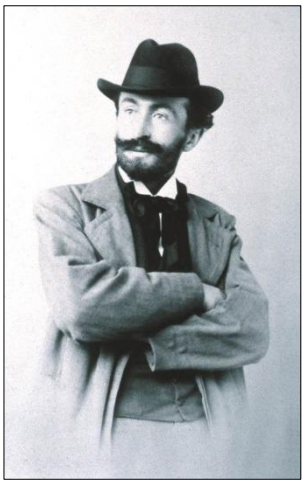
Portrait de Morion

Dans le tome de l'Académie de 1884, on peut lire « Il faut le reconnaître, ce n'est pas par le côté artistique que notre activité intellectuelle [à nous Savoyards] a jusqu'ici fait sa plus large trouée ; non pas, certes, que nous n'ayons des artistes qui, tels que Clarisse, Hugard, Molin, Daisay, figurent avec honneur dans la pléïade des peintres contemporains ; mais enfin on ne peut pas dire que, sous le rapport des beaux-arts, le Savoyard occupe la place qu'il s'est de tout temps assignée dans le monde des sciences et des lettres. ». Le jury de 1883 récompense néanmoins **Jacques Morion**, jeune chambérien de 20 ans et c'est très mérité. Avant de mourir prématurément à l'âge de quarante et un ans, il aura le temps d'entrer à la Société des artistes français, d'être nommé en 1900 conservateur du musée de Chambéry et professeur de l'école de peinture suite au décès de Jules Daisay, et de devenir membre de la toute jeune Société des peintres de montagne de Paris. Fils d'un meunier des bords de l'Hyères, lui-même négociant meunier à ses heures, il plante son chevalet là où le train peut le conduire et représente les paysages avec une fraîcheur de coloris qui n'appartient qu'à lui. Son *Vieux moulin*, présenté à l'Académie en 1901 est décrit par le rapporteur du prix comme « une très jolie petite toile, pleine d'air, de délicieuse fraîcheur, de verts ombrages... »

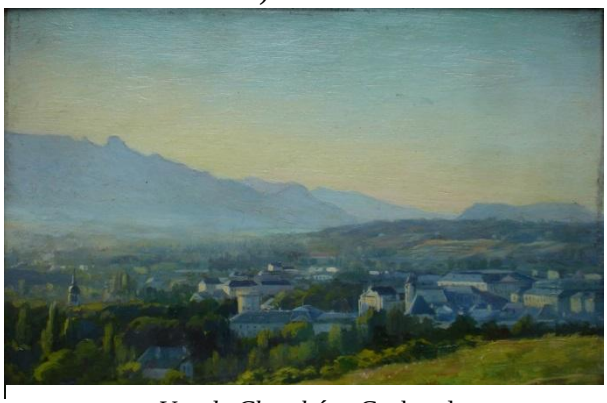
Lac du Bourget

Lac du Bourget

En 1885, le rapporteur Pierre-Victor Barbier, directeur des douanes, ne brille pas par son ouverture d'esprit et émet un jugement souvent répété depuis : « Votre commission constate avec regret que les jeunes gens qui reçoivent de si bonnes leçons à l'école de peinture de Chambéry, croient facilement qu'à la fin de leurs cours et même souvent avant, tout est fini, qu'ils en savent autant, ils diraient plus volontiers plus que leurs maîtres et que le travail devient une chose inutile. Malheureusement il n'en est rien (…) Que les jeunes gens de l'école de Chambéry se rappellent qu'un grand peintre de ce siècle, David, commençait à peindre ses personnages tout nus et qu'il ne les habillait qu'après... » Sagement, cette commission donne sa faveur à un peintre de nature morte de Rumilly, Joannès Rubellin... qui « s'est voué au culte de Pomone depuis qu'il tient le pinceau. »



L'Académie de Savoie distingue en 1889 celui qui va devenir le peintre le plus emblématique de la Savoie, **François Cachoud**, contemporain de Jacques Morion puisque né trois ans après lui Rue Basse du château, de parents boulangers. (Les Amis du Vieux Chambéry ont veillé à apposer une plaque sur sa maison natale).



Vue de Chambéry, Cachoud

Il entre à 17 ans aux Ponts et Chaussées, où il se lie à Ernest Filliard que nous évoquerons juste après lui. Les deux jeunes gens décident de suivre les cours de dessin de Benoit Molin. Devant son talent naissant, le conseil municipal de Chambéry lui octroie une bourse pour suivre les cours des beaux-arts de Paris.

Fleurs, Cachoud

A Montparnasse, il partage un appartement avec le sculpteur Mars Vallett dont nous avons déjà parlé. François Cachoud se forme dans deux ateliers, celui d'Elie Delaunay et celui de Gustave Moreau. Il a à cette époque une production diversifiée, portraits (c'est à ce titre qu'il est d'abord récompensé par l'Académie en 1892), natures mortes, paysages (de jour!) et s'essaie à toutes les techniques, dont le pastel. Il concourt en 1893 avec un paysage devant lequel le jury s'incline : « *La Vue du lac d'Aiguebelette*, si poétique dans ses dimensions restreintes, donne une idée bien exacte de la beauté du paysage. (…) La perspective y est bien observée, l'air y circule librement, le ciel parfaitement éclairé est traversé par de légers nuages qui semblent courir dans l'éther. »

François Cachoud expose à la galerie Janin, sise en face de la pâtisserie paternelle qui deviendra la *Comtesse de Boigne*, sous les Portiques rue de Boigne. Il partage sa vie entre Chambéry et Paris. A partir de 1905, il choisit de devenir le peintre des nuits et le succès qu'il remporte conforte ce choix. Il sera dès lors dénommé « le Corot de la nuit ».

Vue de Chambéry, Frédéric Sauvignier

Pour mieux travailler, il se fait construire une maison le Grillon, à Saint Alban de Montbel, où il réside l'été. Ses tableaux sont réalisés grâce à un processus bien défini : petits croquis rapides pris de nuit avec indications des volumes et des couleurs. Le lendemain, un pastel sur papier Canson développe le motif. Retour sur les lieux le soir pour vérifier les essais, puis étude peinte souvent sur des couvercles de boites de cigares. Enfin, la toile définitive est exécutée en atelier. Le musée de Chambéry possède des études préparatoires permettant de reconstituer sa façon de travailler.

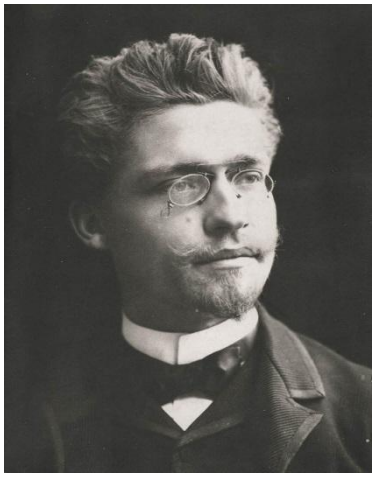
Pastel, Cachoud

Ces reflets de la lune sur des cours d'eau, sur des chemins et des maisons, sont le résultat de minutieuses observations, traduites en touches subtilement colorées. François Cachoud agrémente parfois ses nuits de personnages : danseurs observés lors d'une fête de village, amis s'épaulant l'un l'autre pour avancer sur le chemin. La compagnie de chemin de fer du PLM lui commande un panneau représentant le lac d'Annecy, toujours visible dans le restaurant le Train bleu de la Gare de Lyon à Paris. Il réalise également des affiches pour cette compagnie. Une exposition lui sera consacrée en mars 2017 au musée de Beaux-arts de Chambéry. Le Chambérien Christophe Mottet vient de publier un très beau livre sur cet artiste.

Lac du Bourget, Cachoud

Lac du Bourget, Cachoud

Lac d'Aiguebelle, Cachoud



Portrait d'Ernest Fillard

Quatre ans plus tard, il partage cette fois le prix Guy ex aequo avec son ami **Ernest Filliard**, qui concourait avec une aquarelle de pivoines. Comme Cachoud, Fillard quitte rapidement les Ponts et Chaussées vu les succès qu'il remporte dès ses premières expositions à la galerie Janin. Ses œuvres, empreintes de poésie, disent son élan passionné vers la beauté et révèlent la virtuosité de sa touche. Le chroniqueur de l'Académie de Savoie ne s'y trompe pas et souligne « Son pinceau est d'une facilité remarquable (...) La touche est en général juste, les tons sont fins et toujours harmonieux (…) Cet exposant a du tempérament. » « La jetée de pivoines est une œuvre magistrale, traitée de main de maître. C'est plein de chaleur, de vigueur, de mouvement même dans son immobilité. »

En 1901, il reçoit à nouveau le prix avec des *Chrysanthèmes rouges et jaunes dans un chaudron de cuivre*. « Cette page du jeune peintre est fort belle, la couleur éclate de tous côtés, vive et ardente et cependant en tons harmonieux et fondus ; elle vous attire malgré vous et vous force à l'admirer. » La renommée de Fillard s'affermissant, il s'installe à Paris, Boulevard Montparnasse.

Si Ernest Filliard est surtout connu pour ses fleurs, il n'omet pas de peindre de vaporeuses vues des lacs d'Annecy, d'Aix et d'Aiguebelette. Il devient d'ailleurs membre de la Société des aquarellistes français comme paysagiste ! L'Etat achète ses œuvres à de nombreuses reprises, d'où sa présence dans les collections de plusieurs musées, et des collectionneurs du monde entier acquièrent ses aquarelles et huiles sur toile. Durant la première guerre mondiale, l'artiste se consacre généreusement aux blessés de l'hôpital de Cabourg. Ernest Filliard est membre d'honneur de l'Union artistique et membre de l'Académie de Savoie. Cet artiste a été l'objet d'une exposition durant l'été 2016 au musée Faure d'Aix-les-bains. M. Christophe Mottet lui a consacré il y a deux ans un petit livre très documenté.

Fleurs, Ernest Fillard

Jean Bugnard

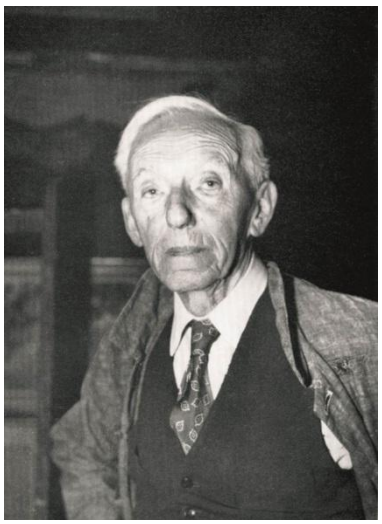
En 1905, c'est au tour de **Jean Bugnard** d'être lauréat du prix Guy, à l'âge de 25 ans. Né à Chambéry, élève de Jacques Morion et de Jules Daisay, Jean Bugnard s'installe à son tour comme professeur de dessin, Place Saint Léger, vers la rue du Sénat. Pratiquant la peinture à l'huile et l'aquarelle, il réalise de nombreuses œuvres, privilégiant les paysages et les natures mortes. Les syndicats d'initiative d'Aix-les-Bains et de Chambéry font souvent appel à sa collaboration. Des bannières pour les corsos fleuris d'Aix-les-Bains, de Nice et de Monte-Carlo naissent aussi sous ses pinceaux.

Il peint bien sûr sur le motif. La petite route de Chambéry à Myans vit maintes fois passer sa silhouette pittoresque, alourdie d'un sac à dos, chevauchant un grand vélo équipé de deux porte-bagages, celui de l'avant supportant son matériel de peintre, celui de l'arrière arborant une grande toile, fraîchement peinte.

Lac du Bourget

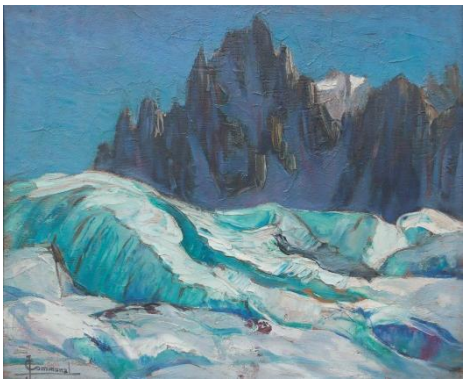
Le Granier au soleil couchant, riche de tout un dégradé de roses, devient sa spécialité, raillée par Mars-Vallett brocardant ses « Granier à la gelée de groseilles ». Mais sa palette aux coloris fins se met aussi au service des montagnes environnant Tignes, Val d'Isère... Il se gêle un doigt à Lanslebourg en peignant un *Matin d'hiver.* Souvent médaillé lors des expositions auxquelles il participe, cet ami de Cachoud et de Cariffa aura su saisir « le rose divin du couchant sur la Sassière, le mauve du Nivolet, l'ombre bleue des Alpes de Maurienne »...Ici, cette atmosphère bleutée du Lac du Bourget et de la Dent du Chat.

Dent du Chat



Joseph communal

Le récipiendaire des prix Guy de 1907 et de 1909 mérite tout à fait cet honneur, puisqu'il s'agit de **Joseph Communal**, contemporain de Bugnard, mais mettant au point une technique picturale très différente. Cet artiste naît au Châtelard en Bauges, où son père travaille comme cantonnier. Dès son enfance, il contemple les sommets environnants et souhaite les représenter. Jeune commis aux Ponts et Chaussées, comme Ernest Filliard, son aîné de huit ans, il profite de ses loisirs pour peindre des paysages, en réel autodidacte. Il a néanmoins pu admirer des œuvres du Suisse Ferdinand Hodler (mort en 1918) et de l'Italien Giovanni Segantini (mort en 1899), dont effectivement ses œuvres se rapprochent.



La mer de glace

En effet, il va maîtriser une technique de peinture au couteau qui lui permet de « trueller » les paysages. Le résultat est parfois indéchiffrable de près, mais s'organise de façon très maîtrisée vu de loin. Le grand critique parisien Robert de la Cizeranne le souligne dès sa première grande exposition à la galerie Georges Petit à Paris en 1912 : « M. Communal nous apporte une vraie découverte dans le monde de la nature et un métier franchement nouveau (…) C'est un joaillier qui travaille comme un maçon. Il brise et pulvérise ses pierres précieuses, en fait un mortier prestigieux et avec cela, il construit ses montagnes. Aussi bien ne se sert-il pas de pinceaux, mais uniquement de truelle, de cette truelle des peintres qu'on appelle « le couteau à palette ».

Lac de Haute montagne
La Grande Casse

.. Approchez-vous.....un mortier omnicolore, un écrasement de pierres précieuses. Eloignez-vous donc un peu : un spectacle magnifique apparaît ordonné, logique, complet. Un premier plan sobre et juste se déploie, un second plus solide se construit, des horizons se découvrent profonds, limpides, illimités... »

Lac du Bourget

En 1920, il rencontre le Maréchal Lyautey qui lui demande de faire un voyage d'étude au Maroc. A son retour, Joseph Communal expose à la galerie Georges Petit plus de soixante tableaux aux coloris chauds représentant les montagnes de l'Atlas, des vues de Marrakech, Fez, Rabat... En 1931, lors d'une exposition, il montre dix-huit toiles du Cervin du lever au coucher du soleil, renouvelant l'expérience de Monet avec les meules de foin ou la cathédrale de Rouen. Montrées dans de nombreux salons de la capitale, recevant de nombreux prix, ses œuvres sont souvent achetées par des musées en France comme à l'étranger.

Osant des coloris audacieux juxtaposés, Joseph Communal devient le maître incontesté du paysage de montagne et fait en Savoie de nombreux disciples dont peu égalent son talent. Il conseille généreusement, jusqu'à sa mort en 1962, les jeunes peintres de l'Union artistique, société dont il est devenu membre dès ses premières toiles. Par son rayonnement, il a pu contribuer à ce que soulignait Daniel Rops en 1936 : « Un de mes amis, frappé du nombre de peintres que Chambéry et la Savoie inspirent ou abritent, prétendait qu'un jour viendrait où l'on parlerait d'une « Ecole des Portiques ». A vrai dire, le rapprochement risquerait d'être arbitraire entre des talents aussi différents

que celui de Joseph Communal et de Robert Grange, d'André Jacques, de Drevet, de Cariffa et bien d'autres. C'est cependant un fait que l'activité artistique en Savoie est bien supérieure à celle que l'on pourrait attendre d'une ville de 25000 habitants. Le rôle inoublié de capitale, le passage des touristes, je ne sais quel orgueil légitime, quelques traditions...tout explique cette abondance dont on se réjouit, mais dont je ne crois pas que les Chambériens eux-mêmes mesurent tout à fait l'importance. »

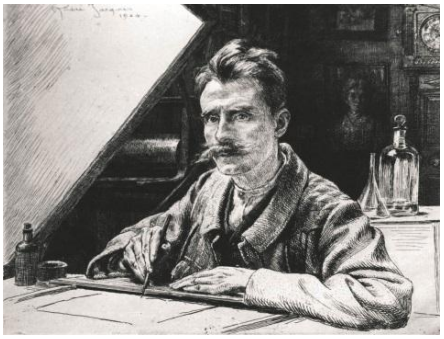
Scène de jardin public,
Laurence Millet

Le lauréat suivant est une femme ! En 1909, l'Académie de Savoie avait récompensé ex aequo Joseph Communal et **Laurence Millet**, ce qui donne une idée de la qualité de l'œuvre de cette dernière. Deux ans plus tard, cette jeune femme, qui sera professeur de dessin au lycée Jules Ferry durant près de 30 ans, le reçoit en totalité. Elève de Jules Adler et Alexis Lahaye à Paris, cette artiste s'est déjà forgé un style personnel. Le peintre François Grange, membre du jury de l'académie, ne s'y trompe pas et analyse ainsi son œuvre : « beaucoup d'observation pittoresque et une exécution vive, alerte, significative, portant l'impression d'une véritable personnalité ». Laurence Millet, qui ajoutera ensuite son nom de femme mariée à sa signature (Millet-Laubiès), a une prédilection pour les scènes du quotidien : enfants dans une salle d'école, petite fille habillant une poupée, jeune femme dans un jardin public... Elle laisse des œuvres attachantes, saisies sur le vif et transposées avec beaucoup de liberté.

Elie Déchelle, lauréat de 1913, est originaire du Jura. Lorsque son travail le fixe à Chambéry, il parcourt les environs proches (les Monts, les Charmettes, Montagnole, les bords de l'Hyères, Caramagne...) ou plus lointains en Maurienne, Tarentaise, au massif du Mont-Blanc... C'est un paysagiste délicat qui produit une œuvre parfois mélancolique avec des paysages aux ciels nuageux. Médaille d'argent à l'exposition internationale de Monaco pour son *Glacier du Bionnassay*, membre de la Société des artistes français, il voit ses œuvres être achetées par l'Etat et la ville de Paris. Par son œuvre appréciée au loin (sa *Fin d'hiver sur les Monts*, acquis par exemple par le musée de Pékin), il contribue au rayonnement des Alpes qu'il a su si fidèlement représenter.

Sous-bois

Vue sur les Belledonnes



En 1917, en pleine première guerre mondiale, le prix Guy récompense un contemporain de Jean Bugnard et Joseph Communal, un artiste courageux qui, blessé à la main droite par un éclat d'obus en 1915, travaille désormais de la gauche tout en rééduquant sa main endommagée. Il s'agit **d'André Jacques.** Il est le fils d'un sculpteur praticien parisien, qui exécute des

œuvres de nombreux sculpteurs dont Carpeaux, et qui prend le poste de professeur de sculpture à l'Ecole des arts industriels de Genève. Ce choix oriente définitivement la vocation du jeune André Jacques, qui découvre alors les Alpes. Tourné vers le dessin et renonçant à la sculpture, le jeune homme visite en 1902, lors de son service militaire au 11 ème bataillon de chasseurs alpins, la ville d'Annecy qui l'enchante : « ville idéale, ville rêvée, note-t-il dans son journal, le pittoresque d'une vieille ville, située dans un endroit splendide ». Il décide de devenir graveur et se forme en analysant les œuvres de Dürer, Holbein, Rembrandt, et en interrogeant le grand Albert Besnard, parisien amoureux de Talloires et auquel la ville d'Evian a consacré une exposition durant l'été 2016.

Portrait enfant

1909 voit la parution de son premier ouvrage : « *Quelques aspects pittoresques du vieil Annecy* » et 1913 celui du second qui est l'illustration du troisième tome de la Savoie de Léandre Vaillat. L'accueil chaleureux que reçoit sa première exposition à Chambéry, la récompense du prix Guy l'inciteront à se fixer dans cette ville, au numéro 9 de la rue Métropole. Le maire Lucien Chiron lui propose un atelier dans les combles de l'hôtel de ville, ce qui lui sera reproché lors de la campagne électorale suivante ! L'artiste réalise aussi de nombreux portraits à l'aquarelle à Lyon, Annecy et Chambéry, comme ce beau portrait de Jacques Chiron, fils de Lucien et père de Jean-François Chiron.

Le libraire Dardel édite ses livres et expose régulièrement ses nouvelles œuvres dans sa vitrine à l'angle des Portiques, qu'il s'agisse du portefeuille des *Paysans savoyards*, de *L'Abbaye de Talloires*, de *Conflans*...André Jacques prend l'habitude d'entraîner sa jeune épouse et leurs deux enfants à passer des hivers entiers en Maurienne et en Tarentaise. Cette sympathique famille qui partage les rudes conditions de vie des montagnards se fait vite adopter. Mais les femmes n'acceptent de poser pour l'artiste qu'après accord du curé, puis accessoirement de leur mari.

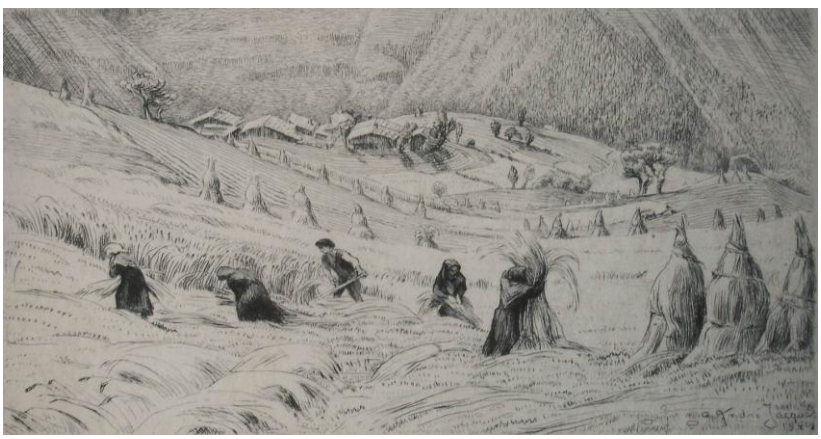
Prieuré de Talloires

Savoyarde

Savoyarde

Fillettes des Arves

Il est ainsi admis à suivre leurs longues veillées d'hiver et à dessiner les femmes filant la laine, les hommes lisant, partageant la douce chaleur des animaux. Il les représente soit dans leurs activités quotidiennes, soit dans la belle tenue qu'ils enfilent pour aller à la messe dominicale.

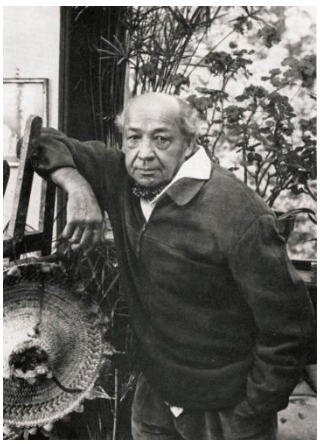


Les moissonneuses en Tarentaise Montvalezan

Nommé conservateur des antiquités et objets d'art - poste non rémunéré à l'époque- André Jacques sauve maints objets. Il est membre dès 1927 de la Société des peintres-graveurs français, cercle très fermé limité à 50 membres ayant le privilège d'exposer à la Bibliothèque nationale chaque année. Notre Académie l'accueille en son sein en 1938.

Dans sa notice nécrologique de 1960 pour la revue Annesci, Raymond Oursel trouverait les mots justes pour saluer « l'ardente sincérité de l'oeuvre » de cet artiste. Originaire d'Ile de France, André Jacques, en s'imprégnant lentement et totalement, en « allant à la source » témoignerait de « la splendeur de la terre où il avait choisi de vivre, pour laquelle il se dépensait, dont il ne se lassa jamais d'exalter et de pénétrer jusqu'à l'intime les traits et les gens. » (Revue Annesci tome VIII p 111.)

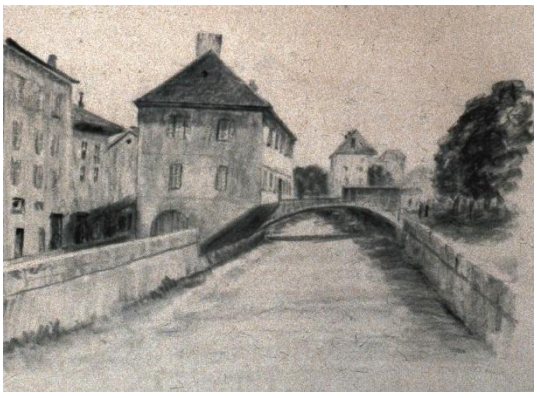
L'attribution du prix de 1925 se fit dans la chaleur ! Le rapporteur note qu'étaient soumis à leur jugement surtout des tableaux de peintres de montagne, et que « leurs œuvres, exposées non pas sous les ombrages recherchés des amateurs de la palette mais en pleine canicule et sous les combles du musée de la ville, mirent à rude épreuve la bonne volonté du jury. Il en tira vengeance en faisant deux heureux au lieu d'un, M.M.Cariffa et Germain.»



Francis Cariffa n'est pas un inconnu lorsqu'en 1925, à l'âge de 35 ans, le prix Guy lui est attribué. Les deux frères Antoine et Francis Cariffa, nés à Chambéry, sont passionnés de théâtre depuis leur jeunesse et l'aîné part à Paris au théâtre du Vieux colombier où il retrouve Louis Jouvet, Charles Dullin... Francis doit le rejoindre lorsque la guerre éclate. Elle aura raison de leur double vocation : Antoine est tué et Francis, pilote d'essai, gravement blessé. La guerre terminée, il n'ose quitter sa mère très éprouvée et reste en Savoie. Il se tourne vers la peinture et, dès sa première exposition parisienne, en 1924, sa *Baie de Grésine* est achetée par l'Etat, ce qui l'encourage. Elle est la première de six toiles acquises pour les musées français. En 1935, on lui confie la décoration du salon des touristes du paquebot Normandie.

Orage sur le versant ouest des Courtes
1942

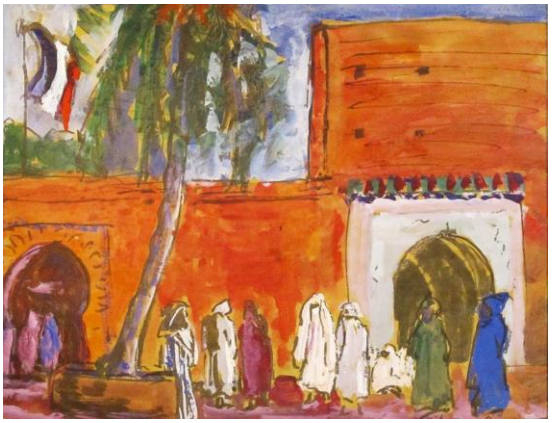
Francis Cariffa monte souvent en altitude avec notamment son ami et co-lauréat Louis Germain. Ils partent chargés de matériel, et travaillent dans des conditions inconfortables, dans le froid et le vent, pour ramener des toiles de la Meige, du glacier des Evettes, de l'Aiguille verte, du massif de l'Obiou, de la barre des Ecrins... Les lacs de montagne retiennent aussi leur attention et leurs reflets sont figurés par de grandes lignes au couteau, dans des tons verts qui lui sont propres. Il n'oublie pas les hameaux de haute montagne et les chapelles et Christ des chemins sous la neige. L'hiver, il part aussi peindre en Provence ou au Maroc pour réaliser des paysages lumineux aux couleurs chaudes.



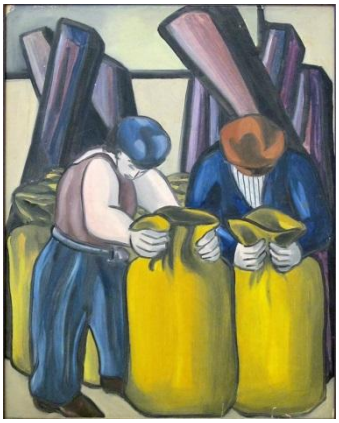
Maison Berthe de la rue Freizier
Sonca Cariffa

Dans sa jolie propriété de Challes les Eaux, qu'il nomme San Michele, il reçoit de nombreux artistes et comédiens. Son épouse Sonca et sa fille Tonia (ainsi prénommée en souvenir d'Antoine) sont également peintres. Sous les

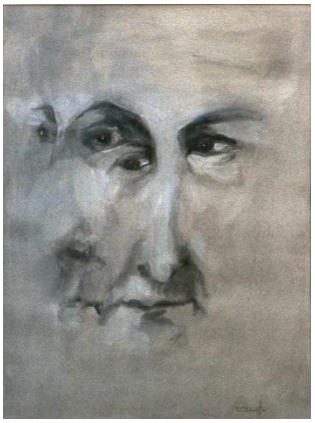
doigts de la première naissent des pastels délicats et spirituels représentant des natures mortes ou des villages. Tonia sera quant à elle élève de Fernand Léger durant trois ans et produira tout d'abord des œuvres influencées par ce maître, puis des toiles plus personnelles nourries par la littérature (Julien Gracq, Marguerite Yourcenar, Gaston Bachelard...)



Village du Maroc
Sonca Cariffa



Ouvriers au travail
Tonia Cariffa



Charles Dullin
Tonia Cariffa

Au village du Gleyzin partant au chalet de l'Oulle d'en Haut

Louis Germain, le co-lauréat de Francis Cariffa, ne saurait être passé sous silence. C'est un peintre talentueux, excellent professeur à Chambéry à l'Ecole supérieure puis à Paris au lycée Charlemagne.

Ami de Cariffa, Communal et Poignant, il est -à tort- parfois moins connu qu'eux. Lui aussi « va à la source » pour représenter la *Barre des Ecrins*, les *Sept Laux*, l'*Eglise d'Argentière*, une *Procession à Bessans*, sans oublier les environs d'Aix-les-Bains et de Chambéry. Son œuvre est, disait le journaliste annécien Oscar David, « un hymne de puissante allégresse à la neige et aux cimes. Chant visuel, gonflé de notes colorées, comme une messe païenne à la gloire des monts. »

Nuit sur les glaciers de Saint-Sorlin
(Musée des Beaux-Arts de Chambéry)

En 1927, presque un siècle après la création du prix Guy, **Claudia Guichon** est remarquée par le jury de l'Académie de Savoie. Et ce n'est que justice ! Elle n'a que 21 ans, mais cette élève de Jean Bugnard, d'André Jacques à Chambéry, puis de Maurice Denis et de Georges Desvallières à Paris, fait honneur à ses maîtres. Couronnée par l'Union artistique l'année précédente pour un bouquet de zinnias, elle reçoit à l'Académie les félicitations de François Grange, qui souligne avec justesse les qualités d'un paysage « exécuté par touches larges et plans solides, faisant montre d'une vue franche et d'une vision robuste et colorée fort attachante. »

Roses de Noël

Claudia Guichon Bouvier,
par Joseph Communal

Paysage sous la neige

Un autre retient par « sa finesse, sa douceur et son intimité. » Virtuose pour représenter les bouquets d'hortensias, de lilas, de boules de neige, de pivoines, mais aussi douée comme on vient de le voir pour les paysages, Claudia Guichon maîtrise la gouache et réalise des compositions puissantes, très éloignées de la mièvrerie. Lors de ses premières expositions à la galerie Janin sous les Portiques, l'intégralité de ses œuvres est achetée par l'actrice parisienne Régina Camier, alors en séjour à Challes-les-Eaux. Les années suivantes, celle-ci organise chez elle à Paris des expositions de la jeune artiste.

Lavoir sous la neige

Hortensias

Glycines

Roses blanches

Rachelle Boyer, fondatrice des cours du Louvre, appréciait la volupté de ses fleurs et voyait en Claudia Guichon la Rosa Bonheur du XX ème s. Membre appréciée de l'Union artistique, elle épouse à 25 ans maître Bouvier, notaire à Chambéry, et poursuit son art jusqu'en 1940, date à laquelle la santé de son mari se détériore. Claudia Guichon-Bouvier cesse alors de peindre, ce que l'on ne peut que regretter.

Autoportrait

L'Académie de Savoie fête le centenaire du prix Guy en nommant **Amédée Daille** récipiendaire. Cet inspecteur des contributions, qui appartint aux réseaux de résistance de l'Administration, qui fut maire de Chambéry, eut la douleur de perdre sa femme et sa fille lors du bombardement de Chambéry.

Perce-neige

Montrant rapidement des talents de dessinateur, Amédée Daille est durant trois ans au contact des peintres grenoblois Jules Flandrin, Henriette Gröll, Jacqueline Marval... Il en gardera une liberté de ton et de facture qui rappelle ces peintres talentueux. En 1930, juste avant le prix Guy, il reçoit à l'unanimité le grand prix de l'Union artistique. Peintre animalier, il met en scène chien-loups, caniches, chats divers et variés, attentif à retranscrire, dans un style qui rappelle parfois le Douanier Rousseau, la force et la souplesse de ceux-ci, le magnétisme qui s'en dégage. Les fleurs, qu'il apprécie en botaniste fervent, sont également présentes sur ses toiles mais aussi dans son très beau jardin de Chambéry. Sa carrière l'amenant à Paris, il côtoie dans des ateliers Serge Poliakoff, Yves Brayer qui devient son ami. Revenu en Savoie, il sera de 1962 à 1984 le dynamique président de l'Union artistique.

Les animaux de la maison 1959

Après le père, voici le fils ! **Jean Communal**, fils de Joseph, est à son tour distingué par le prix Guy en 1935, alors qu'il n'a que 24 ans. Moins connu en Savoie que son père car il réside longtemps à Paris, Jean Communal trace sa voie très personnelle après avoir suivi l'Ecole des beaux-arts dans la capitale. Au contact de nombreux artistes, familier des musées et des galeries, cet artiste discret, qui ne travaille pas au couteau comme son père, qui ne représente pas la haute montagne, construit une œuvre digne de figurer aux côtés des membres de l'Ecole de Paris. Jean Communal apprécie Bonnard, Jacques Villon, Nicolas de Stael. Les toiles nées de son pinceau devant les paysages de Savoie ne sont dès lors pas des représentations littérales. L'oeil de l'artiste recompose le paysage en taches aux couleurs fraîches et l'on songe à la célèbre phrase de Maurice Denis : « Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. »

Paysage de Savoie

Vue du port Plage en Italie - Sestrière

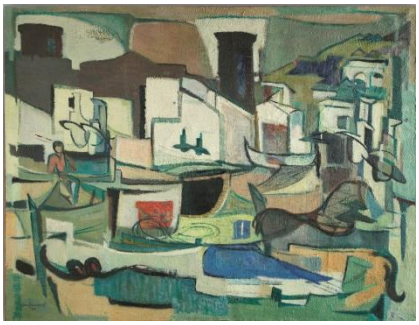
Paysage des Bauges

Nature morte

Ses roses, ses bleus superbes aux dégradés infinis, ses orange, dénotent un coloriste raffiné et d'une grande sensibilité. Certaines de ses toiles ont été acquises par l'Etat, et figurent dans les collections des musées d'Annecy, Grenoble et Aix-les-Bains.

Emile Simonod concourt en 1937. Le jury (dont André Jacques, l'historien d'art Louis Dimier...) note avec une certaine pertinence : « Les peintures de M. Simonod sont conçues dans une harmonie chaude et indiquent l'expérience du peintre quant au maniement des effets ; mais sa facture lâchée s'apparente plus aux jongleries de la palette qu'à une observation directe, probe et personnelle de la nature. Nous ne pouvons approuver sans réserves cette éloquence un peu factice. » Et le jury, sévère, décide de ne pas attribuer le prix cette année-là. Emile Simonod, qui avait su être un très bon céramiste, qui produisit des tableaux intéressants, avait dû postuler avec un paysage d'automne comme il en fit tant, sans même se placer devant la nature...

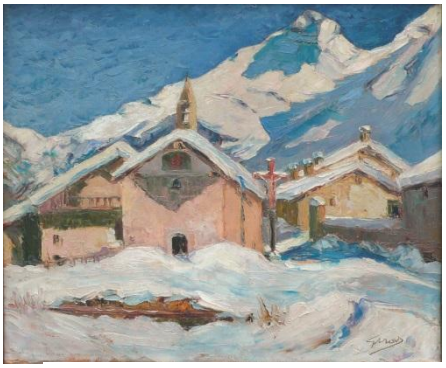
Le peintre âgé



Port de Tossa del Mar
Village de pécheurs Espagne1954

Vue de port en Italie

Deux ans plus tard, en 1939, l'Académie de Savoie ne souhaite pas encourager un jeune peintre prometteur comme elle le fait d'ordinaire, mais aider la veuve et les enfants d'un artiste estimé de Chambéry qui vient de décéder, **François Girod.** Né à Chambéry en 1884, orphelin dès sa prime jeunesse, cet artiste passe son adolescence à Paris, où il suit les cours de Jean-Paul Laurens à l'Ecole des beaux-arts. Après la première guerre mondiale, il revient à Chambéry, où il enseigne le dessin dans différents établissements de la ville. Il se lie d'amitié avec Louis Germain, Robert Grange... et devient membre du comité de la Société savoisienne des Beaux-arts. C'est l'époque où il réalise de nombreux tableaux de paysages savoyards de très bonne facture. A son tour, il meurt jeune, l'aîné de ses enfants, Jacques, étant âgé de seulement treize ans.



La chapelle Saint-Sébastien à Bessans

Ce dernier, encouragé par son professeur Serge Bachasson, sera également peintre, suivant les cours de l'atelier Corlin à Paris, préparant au professorat. Il entre également à l'Académie du Minotaure sur les conseils de René Maria Burlet. Jacques Girod laisse à la postérité une œuvre variée et intéressante où des œuvres d'imagination originales côtoient des Granier de belle facture et des bouquets de fleurs très personnels.

Bouquet

L'Académie de Savoie décide en 1946, en accord avec la municipalité, que le prix de poésie et de peinture de la fondation Guy ne sera attribué que tous les 5 ans, alternativement. Ce qui revient à sélectionner un ou plusieurs artistes tous les 10 ans. En fait, les volumes de Mémoires de l'académie ne mentionnent plus de prix Guy, sauf pour quelques œuvres de poésie. Peut-être parce qu'après 1960 les artistes ne représentent plus de paysages de Savoie mais tentent l'aventure de l'abstraction ?

Ceci jusqu'en 1984, où c'est encore une femme talentueuse qui est récompensée : **Catherine Chiron.** La récente exposition de ses œuvres, en 2015, à la Chapelle de la Maison Saint Benoit de Chambéry, a encore démontré, si cela était nécessaire, la virtuosité de son pinceau et l'éclatant talent de coloriste qui est le sien. Formée aux Arts décoratifs de Grenoble, devenue chambérienne du fait de son mariage, membre de l'Union artistique, puis présidente durant dix ans, elle y anime des cours d'aquarelle.

Ses bouquets font éclater les couleurs dans un grand élan de liberté, au moyen d'une touche moelleuse. Ses œuvres sont acquises par de nombreux collectionneurs.

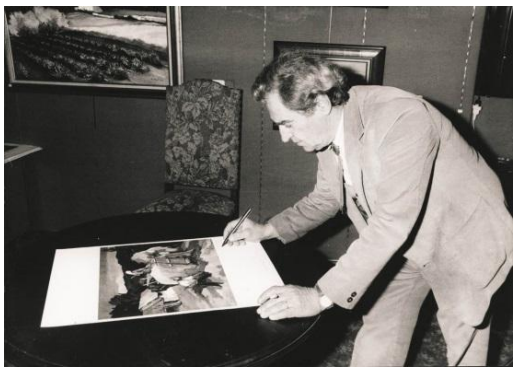
Fleurs

Fleurs

Fleurs

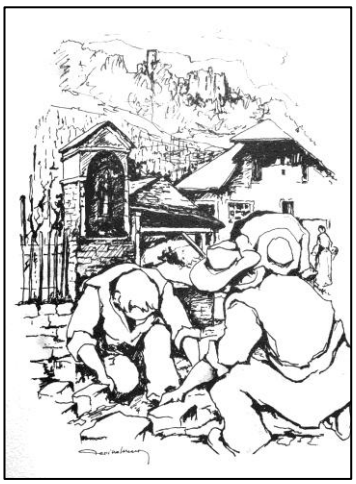
Nature morte

Abstraction



En 1992, c'est pour l'ensemble de son œuvre que **Bruno Perino** reçoit, à l'âge de 67 ans, le prix Guy.

L'Académie de Savoie salue le travail d'un pur autodidacte né en Italie mais venu très jeune en Savoie. S'il commence une carrière d'employé à la Banque de Savoie, il pourra abandonner sa profession en 1967 car le succès est venu, il peut vivre de sa peinture et installer son atelier, puis sa galerie, Rue Basse du château à Chambéry. Dès sa première exposition, à l'âge de 26 ans à la galerie Mollens rue Croix d'Or, il est apprécié. Les rues tranquilles des villages savoyards se muent au fil des années en une peinture vigoureuse, posée partiellement au couteau en touches audacieusement colorées, où « le dessin, précis et sobre, se devine comme les muscles sous la peau » (André Flament). Admirateur de Joseph Communal, Pierre Calès, Francis Cariffa et Henri Mège, Bruno Perino poursuit leur style en le simplifiant pour aller à l'essentiel

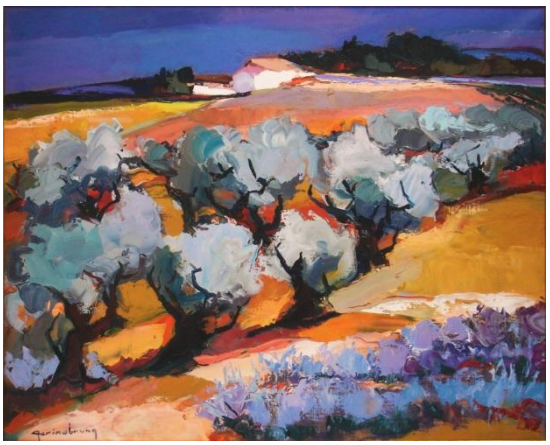


Sous le château de Miolans

Ses toiles sont souvent rythmées par les gestes des coupeurs de lavande, des pêcheurs, des laboureurs aux chemises blanches, qui s'inscrivent dans de grandes diagonales. Des chevaux de labour avançant pesamment nous parlent parfois d'un temps révolu, qu'il sut excellemment évoquer dans ses illustrations du livre *Le Petiou*, de Gaspard Perrier, exécutées au brou de noix. L'artiste peint les environs de Saint Baldoph, où il installe son grand atelier dans une ancienne grange, mais aussi la Provence, la Camargue ou encore la Floride. Ses cieux sont souvent réduits, laissant toute sa place au chant de la terre. Je laisse la parole à André Flament pour décrire le tableau « âpre et dru » de la *Rue Basse du Château* qui permit à Bruno Perino d'être remarqué au salon des P*eintres témoins de leur temps* : « La toile éclatait comme un fruit trop mûr, dense de suc et de sève, le bleu du ciel nocturne le disputant aux lumières de la ville, lavant les murs en accrochant ses ombres aux angles des portes et des fenêtres. Le tout était d'une simplicité extrême mais d'une simplicité où le poids et la substance apparaissaient d'une façon telle que l'on s'étonnait que des éléments presque élémentaires

Scène hivernale

pussent, ainsi rassemblés, donner une impression de grandeur et de majesté. Oui, de majesté, car la *Rue Basse du Château* […] devenait brusquement, avec ses bleus, ses rouges, ses orange et ses jaunes, ses volets clos et ses portes fermées, le symbole de toutes les rues des villes de province lorsque le jour cède le pas à la nuit. Cette toile qui était la première que je voyais de Périno fut acceptée d'emblée. »



Paysage de Provence

Blés et lavande dans le Vaucluse

Après 1992, la tradition d'honorer les peintres à l'Académie s'est perdue. Il est temps de tenter d'analyser le rôle qu'elle a joué, en matière de beaux-arts, sur la vie chambérienne jusqu'à cette date. Elle a su se pencher sur des talents naissants issus des écoles de peinture de la ville. Elle a su éviter l'écueil de ne primer qu'une peinture tournée vers le passé ou folkorisante. En 1862 par exemple, un Monsieur Louis Chamussy concourt, mais en tant que photographe. L'Académie ne le repousse pas pour cette qualité, mais parce qu'il n'est pas né en Savoie ou Haute-Savoie, ce qu'imposait la volonté de l'avocat Guy. L'Académie a récompensé les paysagistes car il y a eu une véritable Ecole du paysage en Savoie. La composition du jury a été déterminante : lorsque Benoit Molin, Jules Daisay, conservateurs et professeurs, Louis Bérard puis François Grange, présidents de l'union artistique, l'historien d'art Louis Dimier, le graveur André Jacques, en étaient membres, un véritable dynamisme fut insufflé.

Je me suis interrogée : quels ont été les grands oubliés du prix Guy, au XIX ème s. et au XX ème s ? Sur quels talents le jury aurait-il pu se pencher ? Ma liste sera forcément subjective...

André Artigue (1879-1956), talentueux aquarelliste ayant mis au point une technique très personnelle pour réaliser les paysages de neige.

René Maria Burlet (1907-1994), disciple de Gleizes, qui fonde à Lyon le groupe Témoignage et réalise notamment de nombreuses fresques, dont celle du cinéma l'Astrée à Chambéry

L'Annécien Paul Cabaud (1817-1895), qui peignit au XIX ème s. de superbes paysages des environs d'Annecy.

Roger Carle (né à Lanslebourg en 1907- 1973), auteur de gouaches puissantes.

Encore un Annécien, André-Charles Coppier (1866-1948) qui contribua par son œuvre superbe au rayonnement de la Savoie, auteur notamment de la trilogie : *Au lac d'Annecy*, *Les Portraits du Mont-Blanc*, *De Tarentaise en Maurienne.*

Dominique Dall Agnol, (1931-2009) ami de Bruno Perino, qui exposa plusieurs fois à la galerie

Boidet dans les années 1980-2000, à l'œuvre délicate et évanescente.

François Desebbe (1876-1968), auteur de tableaux sensibles sur les environs de Chambéry.

Robert Grange (1901-1978), dont le père François Grange fut longtemps membre du jury de l'académie et qui de ce fait dut être écarté, je suppose, par déontologie. Il est davantage connu à Paris, où il résida, qu'à Chambéry.

Roger Jacquelin (1927-2008), qui affine au contact de René Maria Burlet son plaisir de peindre, et met au jour une peinture souriante et lumineuse.

Suzanne Lecoanet (1909-1941), qui a le temps, malgré sa mort précoce, de laisser à la postérité de belles œuvres gravées, méconnues des Chambériens.

Isabelle Mège (1878-1966), artiste au caractère très indépendant et qui ne recherchait pas particulièrement les honneurs. Elle reste chère au cœur des Chambériens pour tous les portraits qu'elle a pu faire des personnes âgées de l'Hôtel-Dieu et des Savoyardes en costume.

Son fils Henri Mège (1904-1984), parti comme commandant de la garde impériale de l'empereur Bao Daï dans les années trente, et revenu peindre les paysages de Savoie avec des nuances chromatiques directement issues de la végétation vietnamienne.

Lucien Poignant, décédé à 36 ans, qui expose dès ses 19 ans et fait preuve d'un talent éblouissant dont témoignent les 2500 œuvres qu'il a eu le temps de laisser derrière lui, du fait de sa rapidité d'éxécution. Sa vie défrayant la chronique à Chambéry empêcha peut-être l'Académie de lui attribuer un prix ?

Pour la plus jeune génération, nous pourrions citer Pierre Leloup, décédé prématurément en 2010, qui a eu une vie féconde du fait de tous ses centres d'intérêt et de son talent. Réalisant décors de théâtre, livres d'artistes, œuvres nombreuses dont certaines liées à ses douzes missions culturelles en Afrique, il incarna l'affirmation de Léonard de Vinci, « pittura e cosa mentale » et nourrit de ses pensées son travail.

Pour d'autres talents chambériens, il n'est pas trop tard pour l'Académie de les reconnaître! J'ai choisi de terminer, de façon subjective aussi, sur les œuvres de quatre artistes.

Construction intérieure
Atelier de l'Hôtel de Ville

Nicole Lombard développe son goût pour les jeux visuels de l'architecture, concentrée sur ses toiles comme dans une partie d'échecs. Leurs perspectives interrogent sur la place de l'être humain dans l'espace intérieur. Ses beaux visages dont le regard parfois se perd disent aussi sa quête de l'intime et sa sensibilité.

Visage

Territoires Zion III (Arizona)

L'artiste Maler construit dans son atelier de la rue du Larith une œuvre très maîtrisée entre abstraction et figuration. Elle pratique une « abstraction subjective » et met au jour des œuvres très colorées, qui donnent toute leur richesse visuelle par des vibrations du fait de la technique utilisée.

Mylène Besson, créatrice d'une œuvre raffinée et puissante, où le dessin virtuose s'allie à l'audace et à la profondeur, suscitant l'émotion du spectateur...

Trois figures féminines

Les Tours de Chignin

Gilles Nicoulaud**,** membre correspondant de l'Académie de Savoie, grand admirateur de Nicolas de Staël et de Jean Communal, épure les paysages pour en conserver les éléments les plus forts. Des toiles de grand format des paysages de Savoie ou de Provence font ressortir les strates géologiques. Les couches de couleur se mettent en place pour former des œuvres pleines d'harmonie.

Nous avons donc pu apprécier une peinture figurative liée à l'éblouissement des peintres devant la vapeur des matins, la lumière étincelante du milieu du jour, la palette de tons presque invraisemblables au couchant sur nos montagnes de Savoie. Les historiens d'art français ont noté que les années 1850 à 1940 furent l'âge d'or d'artistes talentueux attachés à peindre une région donnée. Ce constat s'illustre parfaitement en Savoie.

Mais aujourd'hui encore, nos deux départements recèlent de nombreux talents tout aussi amoureux de nos paysages, ou s'engageant dans des spéculations du côté de l'abstraction, ou encore dans de nouvelles voies artistiques. Soyons-y attentifs, les artistes enrichissent notre quotidien par leurs œuvres. En nous ouvrant au sensible, ils nous donnent une leçon d'être au monde.

Anne Buttin